





# SILLON INACHEVÉ

*Deuxième édition, augmentée*



Lune d'automne à Seba  
*Hiroshige*

Wilfrid Sébaoun

**SILLON INACHEVÉ**

*Poèmes*

*Deuxième édition, augmentée*

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB  
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-21-1  
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

*Remember me when I am gone away,  
Gone far away into the silent land;  
When you can no more hold me by the hand,  
Nor I half turn to go, yet turning stay.*

CHRISTINA ROSSETTI

*No one so much as you  
Loves this my clay,  
Or would lament as you  
Its dying day.*

EDWARD THOMAS





## SAGESSE DU JARDIN

Nous l'avions appris des feuilles tombées,  
Au terme de leur vie, dans les allées :  
Un jour, nos yeux verront nos mains ridées  
Impitoyablement par les années.

Nous ne serons plus que des petits vieux  
Qu'aura oubliés le kiosque à musique  
Resté, dans le jardin mélancolique,  
Fidèle à lui-même, un asile pieux  
Où se réfugieront les rêveries  
De nos cœurs lourds des secrets de nos vies.

Le jardin est un maître, il nous enseigne  
Ce que de l'avenir la chair dédaigne  
De nous montrer même quand nos cœurs saignent,  
Même quand de l'amour pâlit le règne.

Un jour, il nous faudra nous montrer forts  
Et courageux, pour affronter le sort  
Qui nous attend, séparés ou ensemble.  
Toutes les voix de l'ombre se ressemblent.  
Qu'entendrons-nous quand l'Ange de la Mort  
Chuchotera ou sonnera du cor  
Dans notre sang, si le jardin s'endort ?

SIMPLE CHANSON À CHANTER  
POUR NE PAS PERDRE COURAGE

Tu seras, l'hiver venant,  
Celle qui file pour Dieu,  
En silence, tendrement  
La laine d'un rêve à deux.

Tes doigts nus seront la source  
D'une rivière profonde ;  
Leur triomphe dans les courses  
Réjouira les lunes blondes.

Les lunes blondes sont sœurs  
Des âmes où, chaque nuit,  
Vient rôder comme un voleur  
L'ange aux yeux pers de l'oubli.

Tu es l'automne que hante  
La neige où vit la lumière  
De l'au-delà qui nous tente  
Quand se lève une aube amère.

## UN RÊVE DE PETER SCHLEMIHL

J'ai acheté pour trois fois rien,  
Chez un brocanteur de province,  
Une cage merveilleuse,  
Une cage apprivoisée.  
Je l'emmène partout.

Au jardin du Luxembourg,  
Aux terrasses des cafés,  
Je la mets sur une chaise,  
À côté de moi ;  
Quand ses yeux rencontrent les yeux  
D'une femme au cœur tendre,  
Elle sourit  
Et se met à chanter.

## DON

Trois sœurs, filles de la forêt  
Et d'un désir qu'un sort aride  
Et triste a rendu intrépide  
Et affranchi de tout regret,

Trois chansons, prises dans les rets  
D'un vieux pêcheur au cœur sans rides,  
Évoquent des ombres avides  
Que tourmente un chagrin secret.

Aussi ambigu que l'automne,  
Un avertissement résonne  
Tendrement dans ces trois chansons.

Le pêcheur scrute leurs paroles :  
Sont-elles sages ou frivoles ?  
Que penser de leur horizon ?

## UN ASPECT D'UN HIVER EN MONTAGNE

La neige restée sur les branches  
Des sombres mélèzes les plie  
Comme un souvenir d'agonie,  
Vérité cachée, froide et blanche.

Si lourdement sur ton cœur pèse  
Ce que sans le vouloir il pense  
En interprétant le silence  
Incorruptible des mélèzes !

La nuit est morte sans promesse,  
L'aube ne semble pas meilleure.  
Tu sais la cruauté des leurres  
De l'amour, qui tant d'âmes blessent !

La nuit, les mélèzes, la neige,  
La solitude qui les lie  
Dans les tristesses de ta vie !  
Que le Dieu de pitié protège  
Nos âmes toutes deux souffrantes  
Du noir désespoir qui les tente  
Si souvent quand elles oublient  
Le rêve qui les a unies !

## UN AVENIR IMAGINÉ LA VEILLE DE NOËL

Cet hiver, nous laisserons la neige,  
Méditation, joie, tristesse,  
Reflétées dans le même miroir,  
Nourrir notre nostalgie  
Des feux de bois savamment vêtus  
De mystérieuses promesses.

Au commencement, nous aurons vu  
Nous faire signe une étoile errante,  
Nous aurons compris  
Qu'elle était venue nous consoler.

Le cœur exalté, nous nous dirons :  
« Voici venu un parfait hiver,  
Pour nous, de reniement du malheur,  
De partage  
Entre le ciel bleu et les mélèzes  
Des louanges dues à la pitié ;

Un hiver d'irremplaçables ombres  
Murmurantes nées en nous  
Des flammes filles de Dieu,  
Par nos nostalgies sans fin nourries. »

## SECRET

C'est vrai, la vie est un fleuve  
Où les chimères s'abreuvent  
Et qui nourrit l'inconnu.

C'est vrai, l'amour est un songe,  
Un poème, mais il plonge  
Ses ongles dans les cœurs nus.

J'ai craint que ne fût tenace  
L'amer désenchantement ;  
Bien à tort, car promptement  
Je l'ai remis à sa place.

J'ai simplement murmuré  
À l'oreille du silence  
Un secret sans importance  
De l'amour aux yeux murés.

## SEUIL

Lorsque nous nous serons trouvés,  
Combien de temps, seuls, exilés,  
Aurons-nous, l'un et l'autre, été  
Ann et De Quincey désolés  
Dans un univers dépeuplé ?  
Combien de printemps décevants  
Aux chants d'oiseaux défigurés ?  
Combien d'étés de faux-semblants  
Aux ciels de cirques affublés  
De pauvres soleils en fer-blanc ?  
Combien d'automnes grimaçants  
Aux nuages sourds et méfiants ?  
Combien d'hivers aux yeux méchants ?

Lorsque nous nous serons trouvés  
J'aurai hâte de libérer  
Tous les poèmes prisonniers  
De l'horizon aux yeux fermés  
Dont tu m'auras donné la clé.



## DAME DES VAGUES

Viens, sœur des fées inconnues,  
Mélancolique princesse  
Qu'un serment imprudent blesse,  
Anémone, étoile nue ;

Pose tendrement la tête  
Dans le creux de mon épaule,  
Rêve avec moi, mouette, pôle  
Errant dans ma nuit secrète.

## CHANCE

Combien de fois avons-nous vu  
La nef aux voiles écarlates  
Du soleil sombrer sans qu'éclate  
Jamais l'horizon resté nu ?

Des milliers d'étoiles filantes  
Ont traversé nos ciels d'été ;  
Aucun des vœux décapités  
N'a pu corrompre notre attente.

Les hivers ont usé nos doutes,  
Lentement est tombé l'oubli  
Sur les blessures de nos routes,  
Et le sang caillé a fleuri.

## CŒUR PRÉSOMPTUEUX

La proie qu'il imaginait  
Attraper sans trop de peine,  
À la manière des mouettes,  
En plongeant dans l'inconnu,  
Était seulement, peut-être,  
L'ombre d'un apaisement.  
Il n'a fait qu'éclabousser  
Un petit peu l'horizon.

## FLAMME

Tous mes poèmes sont hantés  
Par une femme imaginaire,  
Fille, amie, sœur de charité,  
Épouse, mère et infirmière.

Celle qui fermera mes yeux  
Sera une femme réelle,  
Et viendra, conduite par Dieu,  
Partager ma vie éternelle.

Est-ce encore une rêverie  
Que le temps sans pitié charrie  
Vers le noir gosier du néant ?

Non, car je verrai dans ton âme,  
À travers tes yeux, cette flamme  
D'espoir, dans mes derniers instants.

## DEUX GRÂCES TARDIVES

Tu seras seule à m'attendre  
Au bord de la nuit sans horizon.  
Je reconnaîtrai sous ton masque  
Tous les visages, tous les visages  
Que tu auras eus sur les chemins  
De regrets infinis  
Où je t'aurai rencontrée  
Au long de ma vie douloureuse.

Je te reconnaîtrai aux flammes  
De la pitié dévorant les bûchers  
Dressés au fond de tes yeux.

L'agonie m'aura-t-elle laissé  
Assez de force pour pleurer ?

Prépare ton âme  
À n'en pas croire tes yeux !  
Pourtant,  
Je serai bien l'ombre misérable  
Que tu auras attendue.

## EN VUE DU DERNIER HORIZON

Rien ne rime mieux au nom de la morte  
Que le gémissement d'un cœur brisé,  
Écrit avec peu d'art sur cette porte  
D'un rêve dont le sens reste caché.

Celle qui fut promesse révélée  
Au cœur aveugle et sourd qui, aujourd'hui,  
Avoue amèrement sa destinée,  
Est devenue énigme dans la nuit.

Est-elle fleur de neige ou sombre flamme ?  
Nous reconnâtrons-nous au carrefour  
Où les souvenirs douloureux des âmes  
S'éteignent, reniés enfin sans retour ?

C'est de mon cœur et de sa nostalgie  
Que je dévoile à demi les secrets  
À Celle qui vient au nom de la vie  
Donner au vieux pécheur un peu de paix.

## RETOUR

La nostalgie est revenue,  
Costumée en désir charnel,  
Hanter les carrefours du ciel  
Où mendient des étoiles nues.

Je l'imaginai disparue  
Du pays, hélas ! irréel,  
Ruisselant de lait et de miel,  
Fier d'une promesse tenue.

Cachée derrière l'horizon,  
Elle attendait, ange et démon,  
Qu'une espérance m'abandonne.

Maintenant, va-t-elle vêtir  
Ma bonne étoile qui frissonne  
Dans le ciel froid, et la nourrir ?

## COUR

J'étais entré sans savoir comment  
Dans une cour au ciel tourmenté.

C'était une cour ancienne ;  
Entre les pavés sans orgueil  
Poussait un peu d'herbe triste ;  
Il n'était même pas utile  
D'y fermer les yeux pour comprendre  
Que la vie est un mauvais rêve.

Au-delà d'un porche sombre  
Les yeux rencontraient les dalles  
D'un quai désert, puis la mer déserte.



## EN ATTENDANT LE CRÉPUSCULE

Mouettes que l'océan nourrit,  
Inlassables chercheuses,  
Que pourriez-vous me révéler,  
Que voulez-vous me dire,  
Sur les yeux où je plongerai  
Mon dernier regard de vivant ?

## CHARITÉ

Sœur des arbres que la sève  
Printanière a envahis,  
La mer, dans les bras d'un rêve,  
Les yeux brillants, sourit.

Deux mains se tendent vers l'ombre  
Qui vient du sage occident  
Adoucir les plaies sans nombre  
Où se corrompt le sang.

L'ombre va creuser le sable,  
S'y enraciner sans bruit  
Et veiller un misérable  
Que le sommeil a fui.

La voix de Dieu est mémoire.  
De tous les amours éteints,  
Elle dit : « Pouvez-vous croire  
Qu'ils aient brillé en vain ? »

## PROGRÈS

Au temps où des feux vivants  
Habitaient avec les hommes,  
L'histoire de Cendrillon  
Consolait les orphelines ;  
Les amants pouvaient, peut-être,  
Croire à l'immortalité  
De l'âme de leur amour.

Aujourd'hui, l'incertitude  
Est le seul opium qui calme  
Les tourments de notre cœur.

## POUR RIRE UN PEU SANS OUBLIER

Le monde est vieux, il a mon âge,  
Rêver ou mourir est sa loi.  
Le temps ? Dans mon cœur un nuage  
Murmure : « il était une fois... »

Je n'ai pas eu, c'est vrai, le courage  
D'essayer de faire davantage  
Pour toi et pour moi :  
Je laisserai après moi, pour toi,  
Des poèmes épars, des paroles  
Pour t'aider,  
Si cela est possible, à parler,  
Dans les jardins cachés de ton cœur,  
Avec Dieu, qui pardonne et console  
Les malades las de ce monde moqueur.

J'écris des vers, comme mon âme tristes,  
Donc je vis, même si je mens,  
Même si ma vie est un songe fuyant.  
Mais toi, est-ce que tu existes  
Ailleurs que dans mes vers, réellement,  
Réellement ?  
Je vis dans la douleur, mais c'est peut-être  
Avant de réellement naître  
Dans un monde nouveau où tu seras  
Éternellement cette femme

Qui doit venir de l'au-delà  
— Lumière et nuit d'où Dieu secourt les âmes —  
Nous faire oublier  
Toute souffrance  
Et l'existence  
Dans un seul baiser.

## ADIEU D'UN PEINTRE

Je veux mettre encore une touche  
Au tableau, l'aveu que voici.  
La montagne, d'une souris  
Pâle et chétive, hélas ! accouche.

N'est-ce pas nourrie par la souche  
Que l'âme du rameau fleurit ?  
Quand la mort viendra vers mon lit  
Elle parlera par ta bouche,

Pour dire : « Éclairé par l'amour,  
Ton cœur savait depuis toujours  
La vérité : je suis une autre !

Voici le moment de quitter  
La nostalgie où tu te vautres.  
Tu es mien pour l'éternité. »

## CRÉPUSCULE

Je lis dans les yeux de l'hiver  
Une terrible certitude.  
Mais ne seras-tu pas là  
Pour m'aider à porter ma nuit ?

Tu seras là, corps et âme ;  
Tu inventeras, n'est-ce pas,  
L'art de duper le serpent,  
Et tu me donneras à manger le fruit  
Qui allège toute souffrance.

Tu seras là pour me faire entendre,  
Dans les cris ambigus des mouettes  
Et les chants obscurs de l'océan,  
L'écho de la promesse irrévocable  
Fait par Dieu à nos âmes  
De les réunir dans l'autre monde  
Pour l'éternité.

## UNE FIN

L'horizon crie à tue-tête,  
L'Ange de la Mort s'en moque.  
Toc, toc, toc.  
Au nom de la loi, ouvrez !  
L'océan ouvre la porte  
Et le poète s'en va,  
Seul, sans pouvoir consoler  
La femme qui le chérit.



## RÊVE ET RÉALITÉ

Le soleil s'en est allé.  
Les poings de rêves captifs  
S'écorchent sur l'horizon.  
Les plaintes de l'infini  
S'ouvrent un chemin vers l'aube.

Jaufré veille en occident,  
Et Mélisande en orient.

Près de l'océan bruyant,  
Le troubadour fait des vers  
Que sa princesse lointaine  
Murmurera sur sa tombe.

L'océan moude des galets.  
Les vagues et les étoiles  
Se querellent sans vergogne.

## JAUFRE' RUDEL

Quel amer destin ! Mourir sans pouvoir  
Tenir la main de ton amour, sans voir  
Ses yeux nourrir un consolant espoir !

Ô troubadour, seul ton corps est blessé,  
Ton âme peut encore s'enlacer  
À une autre âme et la faire vibrer.

Perce par l'esprit, le brouillard fatal  
Tombé entre toi et ton idéal ;  
Ta princesse est là, s'éloigne le mal.

Assise de biais sur le bord du lit,  
Elle prie dans son cœur et te sourit,  
Sûre de te revoir au paradis.

## PAUVRE PHILOSOPHIE !

Mon corps douloureux, sans le moindre humour,  
Rappelle à mon esprit, qui se débat,  
Que la mort est avide, et n'attend pas  
D'être invitée pour s'asseoir au festin.

Esprit et corps, sortis du même ventre,  
Doivent-ils avoir même destinée  
Jusqu'à la nuit qui règne dans la tombe ?  
Une destinée qu'on ne peut décrire  
Sans être pris d'un angoissant vertige,  
Un tourbillon de remords et de rêves,  
De blessures que l'un à l'autre inflige  
En croyant lui donner ce qu'il demande !

La maladie et la douleur font voir  
Clairement à mon corps la vérité  
Que la philosophie voudrait cacher  
À mon esprit si mon corps la laissait  
Tisser en paix sa toile d'illusion !

Malgré tout, mon esprit crie à tue-tête :  
« L'amour est fort comme la mort et vient,  
Même quand Dieu se tait, avec l'éponge  
Qui fait oublier la souffrance aux lèvres  
Offertes aux baisers des rédemptrices. »

## LEXIQUE PRIVÉ

C'est la nuit de mon cœur que je décris  
Dans cet aveu qui ressemble à un cri.  
Celle qui n'aima est morte à Paris  
Sans me dire adieu, un jour de ciel gris.  
C'est ce que j'appelle un été pourri.

## DEUX ORANTS

Nous prions pour que nos âmes  
Nues trouvent enfin la porte  
D'une demeure où les flammes  
D'un feu gai les réconfortent.

Nous prions pour que nos corps  
Unis soient un dieu qui fasse  
Un pied de nez à la mort,  
Moissonneuse jamais lasse.

## BERCEUSE

L'hiver te montrera la voie  
D'une résignation féconde  
Au destin de tout ce que vit.

La forêt laissera désertes  
Les rives pâles de ses rêves.

La neige fera naître en toi  
Une chanson tendre et profonde,  
Tu croiras entendre la voix  
De ta mère, ou celle de Dieu.

Une lumière qui mendie  
Son pain dans les vallées viendra  
Te baiser les yeux sans rien dire.

Le ciel te prendra dans ses bras.  
Tu n'auras plus peur de la nuit.

## BLASON DES MAINS D'UNE DANSEUSE

Elles rampent sur la neige  
Vers une fleur attentive.

Elles fouillent un long rêve  
Où est caché un chagrin  
Changé en couteau avide.

Ivres de leur nudité  
Elles aguichent le vent.

Sur l'or de l'été perfide  
Elles projettent des ombres  
Savamment consolatrices.

Elles miment, simplement,  
Ce que crie à elle-même,  
Du fond de son cœur meurtri,  
Une femme solitaire  
Qui ne se résigne pas :  
« Prépare, dans ton désert,  
Un chemin neuf pour l'amour. »

## PAS DE DEUX

La danseuse est une forêt,  
Sœur des océans de nuages ;  
Son partenaire est un grand fleuve  
Qui charrie les joies et les peines  
Vers une mer aux yeux de flammes.

Une brume qui dissimule  
La frontière floue qui sépare  
L'amour fou de la solitude  
Sans fin, c'est là tout le décor.

Des flaques de larmes se changent,  
Sur la scène, en flaques de sang.  
Équivoques sont les orages  
Mûris dans les replis secrets  
De cette danse aventureuse.

Et nul ne sait si les tisons  
Laisés par les soleils couchants  
S'éteignent sans rien faire vivre,  
Sous les pieds de ces deux danseurs.



## FACETTE DE MAI

Quatre chansons, jolies et fières,  
La pensée, le coquelicot,  
Le muguet, la rose trémière,  
Se promènent au bord de l'eau.

Un homme, pêcheur solitaire,  
Les contemple de son bateau ;  
Dans son cœur naît une prière,  
Dans sa nuit s'allume un flambeau.

Les saules penchés sur le fleuve  
Cherchent sans se lasser des preuves  
De la clémence du destin.

Les chansons, devenues danseuses,  
S'efforcent, l'âme douloureuse,  
D'attirer l'amour incertain.

## DANS UNE CLAIRIÈRE

Danse comme ces flammes nues  
Qui n'ont que leur corps et leur âme  
Pour glorifier Dieu et la vie,

Femme entrée dans cette forêt  
Par une brèche de la nuit,  
Lutte jusqu'à l'aube avec l'ange  
Au regard d'abîme gouailleur,

Lie tes pas, lie-toi tout entière,  
Au crépitement de ce feu,  
À son chant de fièvre et de joie.

N'as-tu pas reconnu, danseuse,  
Le feu qui peut me faire vivre  
En toi, d'une vie éternelle ?

## MIGNON

Comme elle glorifie ses œufs,  
Des pieds, des mains, de tout le corps !  
Ne voyez-vous pas, fous de bœufs,  
Que l'amour est bien le plus fort ?

## DANSEUSE INDIENNE

Ses mouvements sont bleus comme un ciel pur ;  
De ses mains d'or fin jaillissent des flammes  
Tout de suite hâpées par une bouche  
Plus avide qu'un rêve abandonné.

Arbre que tord le vent de l'impatience,  
Elle montre les nids nés sur ses branches  
Comme vivante preuve irréfutable  
Qu'elle sait donner son cœur et son corps.

Sa danse est prière et sombre exigence,  
Confiante plainte et amère question ;  
Le couple divin de l'amour sourit  
Et fronce les sourcils en même temps.

## DANSEUSE FRANÇAISE

Son magnétisme d'horizon,  
Sa promptitude de miroir,  
Sa douceur de rivière heureuse,  
Son humour sans forfanterie  
De lucide forêt féconde,  
Son espièglerie d'arabesque,  
Sa transparence ensorceleuse  
D'air marin après un orage,  
Sa goguenardise voilée  
De houle qui pourrait bercer  
Des hommes qui se méfient d'elle.

Dans sa danse j'ai vu cela  
Et encore bien d'autres choses  
Que je dirai un autre jour.

## TISSERANDE

Aucune ombre n'est plus chinoise  
Que son ombre sur le rideau  
De la scène où elle entrecroise  
Vie, mort, amour et son credo.

## UN HOMME ET LA RÉALITÉ

La pierre prie ! comme dans une histoire !  
Est-il en train de faire un rêve obscur  
Dans ce cimetière ? Il voudrait le croire,  
Mais il sait que rien sur terre n'est sûr.

Il s'assoit sur la pierre, et sa mémoire  
Se perd dans un lointain de remords purs.  
Dans son cœur passe une ombre aux ailes noires !  
Mouette, ou âme hantant un ciel impur ?

Est-ce façon de parler convenable ?  
Un ciel ! Tout bien où Dieu parle est un ciel,  
Mais dans son cœur un silence éternel  
Semble régner : pas le moindre vocable  
N'est entendu ! et du sombre au-delà  
Rien ne vient consoler un cœur qui prie  
Pour que lui soit pardonnée sa folie !  
Que reste-t-il de celle qui gît là,  
Sous la pierre, une pierre où bat le cœur  
D'une nuit mère éplorée d'un ailleurs ?

## LA LIBERTÉ

Deux anges ennemis se tiennent,  
Du premier au dernier instant  
De notre vie, quoi qu'il advienne,  
À nos cotés, se combattant.

Trop souvent notre mauvais ange  
Nous conduit par le bout du nez,  
Par les chemins les plus étranges,  
Où nous ne voulons pas aller.

Comment avoir l'âme tranquille,  
Notre bon ange est un rêveur !  
Le berner, hélas ! est facile,  
Mais le remords vient, en vainqueur.



## L'AMOUR

Ayez pitié d'un aveugle que cernent  
Mille dangers et qui cherche à tâtons  
La main du guide impudent qui le berne  
Le jour et la nuit (la folie, dit-on).

## FIÈVRE AU VISAGE CHANGEANT

Dois-je voir dans le feu d'une prière  
La preuve d'un regret inguérissable,  
Un signe irrécusable et clair que l'âge  
Et la maladie n'épargnent personne ?  
Prose sans élégance est le discours  
Que j'adresse à Dieu, de ma nuit marâtre  
Que mes vers obscurs n'attendrissent guère !

Une amère question brûle mes lèvres :  
Qu'ont fait mon corps et mon esprit des dons  
Qu'ils ont reçus du corps et de l'esprit  
De ma mère aux jours de la création  
Du monde unique où je n'attends qu'une ombre  
Qui vienne faire avec mon cœur ce rêve  
À deux, la vie, la vraie vie, éternelle ?

Perdus l'audace et les yeux d'autrefois !  
Mes rêveries sont devenues infirmes !  
Sur quels chemins mendier ? de quelle voix ?  
Je ne vois plus de moi qu'une ombre pâle !  
Si elle peut se pencher sur mon cœur,  
Un jour, y verra-t-elle assez de sang  
Pour nourrir deux vies — la sienne et la mienne — ?

Quand, âme que j'écoute auxieusement,  
Me diras-tu que Dieu ne donne pas

De réponse qui soit définitive  
À cette image où depuis l'origine  
Des temps il se contemple en s'étonnant  
D'être ce qu'il est, lumière et ténèbres  
Enchevêtrées, insondable mystère ?

## LE SACRIFICE DU SOLEIL

Seul avec la mer et ma nostalgie,  
J'essaie d'imaginer que mon cœur prie.  
Je contemple un ciel mystique, et je vois  
Les rêves de ma vie qui s'effilochent.  
Dans le désert de mon sang, une voix  
S'entend, pâle voix d'une pâle cloche.

Qu'attend de moi Dieu, qui murmure en moi  
Dans cette langue où même les reproches  
Ont des accents qui font espérer proche  
La fin du mal qui ronge toute foi ?

Le murmure est obscur, mais il m'amène  
À espérer que vous me répondrez,  
Synagogue, église ou pagode, scènes  
D'où nous croyons le vieux Destin chassé :  
— Que saurai-je faire avant que ne vienne  
Un dernier coup de gong me rappeler  
Que mon temps de servir Dieu sur la terre  
Est court et toujours un profond mystère ?

Hélas ! mon sang murmure aussi, tout bas,  
Que ni l'amour, ni l'art, ni l'au-delà  
N'existent vraiment pour qui n'y croit pas !  
Quel rouge soleil me rassurera ?

## L'OCÉAN

L'océan se rue à l'assaut  
Des falaises qui le défient ;  
Repoussé, il rallie ses flots  
Et, têtu, mais sans frénésie,  
Part à l'attaque de nouveau.

La lune et le soleil s'amuse,  
Au fil des jours, comme des fous.  
Mais bien moins, murmure ma muse,  
Que le Seigneur, cause de tout.

## UN PENDULE

Il fuit devant la solitude,  
Et rencontre le désespoir.

Il renie la nuit de son cœur,  
Et se heurte au spectre blafard  
D'une stérilité sans fin.

Nulle femme ne le secourt  
Et Dieu s'est détourné de lui.

## MAXIME

Naïf qui cherche des conseils  
Auprès d'un maître ou dans un livre  
Pour ne plus souffrir et mieux vivre !  
L'amour et la mort seuls délivrent,  
Rien de nouveau sous le soleil !

## ÉPREUVE

Arrête-toi, pèlerin,  
Un instant, au bord de la lune,  
Et regarde dans les yeux  
Les blanches fleurs des nénuphars.

Ne sont-elles pas le chemin,  
La vérité et la vie ?



## EN RASE CAMPAGNE

Compagnons secrets des nuages,  
Pèlerins qui avez renié  
Et brisé vos idoles,  
Voyez-vous la mélancolie  
Aux yeux sournois, qui attend  
Là-bas, au bord de votre route ?

## PORTRAIT

Masse de désirs obscurs  
Et de rêves anarchiques,  
Chaos du commencement.

L’empreinte des voiles blanches  
D’un berceau sur l’horizon.

Le berceau a disparu.  
Son sillage était léger,  
Une balafre éternelle  
Défigure l’océan  
Qui unissait les amants.

## DESTINS

Obstiné chercheur d'absolu,  
L'océan traîne ses galets  
Dans un mouvement de pendule  
Qui ne leur laisse aucun répit.

Les galets vieillissent et s'usent ;  
Leur rageuse clameur s'élève  
Inutilement jusqu'au ciel.

## LE GALET

Ôte des mains de la mer  
Un galet, un galet simple,  
Lisse et rond comme le ventre  
D'une jeune femme enceinte.

Finis, le long crève-cœur  
Des exodes illusoires,  
Pour ce galet, désormais !

Il ne se heurtera plus  
À ses frères de misère.  
Ni cris, ni gémissements,  
Seulement paix et silence !

Plus d'inévitable usure !  
Il est peut-être immortel,  
Mais a-t-il encore une âme ?

## L'OURS DU ZOO

D'un bout à l'autre de ma fosse,  
Je cherche un sens à notre vie.  
Je n'en trouve point, et j'envie  
Aux croyants leurs balances fausses.

## MAXIME

L'amour propre n'est qu'un taudis  
Froid et nu, à peine un abri,  
Où le cœur et l'âme s'étiolent.  
Seul l'amour vrai, lorsqu'il unit  
Deux amants et Dieu est un nid  
Qui réchauffe, calme et console.

## MYSTÈRE D'AVRIL

Elle va bientôt disparaître ;  
Ceux qui l'aiment lui disent  
« Au revoir ! » au fond de leur cœur ;  
Seulement au fond de leur cœur,  
Car ils craignent que ces mots  
Soient, maintenant, dérisoires.

La neige sait tout cela  
Et, faiblement, sourit.

## EXPLORATION

Je ferme les yeux, et j'imagine  
Un monde où je ne te vois plus ;

La neige de la nostalgie  
Tombe sans répit dans la nuit.  
Je t'appelle du fond de mon abîme,  
Le silence noir tourbillonne.  
Je cherche tes mains, à tâtons,  
Mais ne les trouve pas. Et je me perds.

L'âme du troubadour aveugle  
Ne puisera pas la vie éternelle  
À la fontaine de tes yeux.



## LA MÉDUSE

Entre mille écueils noirs zigzague  
Vers notre cœur la voix de Dieu.  
La méduse s'approche un peu,  
Rien qu'un peu, du vaste ciel bleu,  
Portée dans les bras de la vague,  
Puis, docilement, vers le fond  
De l'abîme où naquit la vie,  
Revient. Sa patience défie  
Tour à tour les deux nostalgies  
Que notre cœur inquiet confond.

## SOLEILS

Soleils qu'une âpre nostalgie  
Enchaîne à un chemin désert,  
Soleils nus qui avez donné  
À la mer toutes vos richesses,  
Soleils feux qui vous nourrissez  
De vos flammes et de vos cendres ;

Soleils aux yeux du mur lépreux,  
Soleils aux yeux de neige lasse,  
Soleils aux yeux de fleur blessée,  
Soleils aux yeux de feuille morte,  
Soleils aux yeux de loup traqué ;

Descendez-vous sans espérance  
Derrière l'horizon muet ?

## L'ÉTANG ET LA LUNE

Les rayons de la douce lune  
Ont métamorphosé l'étang ;  
Il n'a plus le regard méchant  
D'un être au cœur plein de rancune.

Les saules confient des secrets  
Au miroir sensible et discret,  
Don de la lune rédemptrice.

Le parc, sans recourir aux mots,  
Glorifie dans un chant nouveau  
Le poète et sa Béatrice.

## HARMONIE

La bruyère chante  
Le ciel rose et gris.  
La lune est vivante,  
La mer lui sourit.

Un goéland vole  
Au-dessus des flots  
Et prie sans paroles.  
Un espoir éclôt.

La brume lyrique  
Étreint l'horizon,  
Les oiseaux mystiques  
Envient cette union.

Doucement s'avance  
Une tendre nuit  
Drapée de silence.  
Le chagrin s'enfuit.

## CHANSON D'UNE EXILÉE

À qui confier mon douloureux message  
À l'âme sœur, dans ce pays sauvage,  
Gris et amer, où seul le vent voyage ?

Moi qui ne suis ni sans cœur ni vilaine,  
Vais-je vieillir dans une attente vaine ?  
À qui demander d'alléger ma peine ?

Quel exilé franchira la frontière,  
Viendra m'offrir une rose trémière,  
Et sortira mon cœur de son ornière ?

Ah ! comme je voudrais t'envoyer vite  
Bien loin d'ici, chanson que j'ai écrite  
En maudissant les aubes hypocrites !

## LE BOUQUET

Je ne suis qu'une femme  
Qui rêve de bonheur  
Et jalouse les fleurs,  
Les nuages, les flammes.

C'est dans un terrain vague  
Qui n'est pas loin d'ici  
Que j'ai perdu ma bague  
Et gagné des soucis.

Il y pousse des plantes  
Dont j'ignore le nom,  
Et la voix qui dit non  
À tout espoir le hante.

Le trou de la clôture  
Par où j'ai su passer  
Crie fort, mais pas assez  
Pour tromper les nuits pures.

J'ai mis mon cœur en loques  
Pour faire ce bouquet  
Bien en chair et coquet,  
Mais le destin s'en moque.

Capricieuse espérance,  
J'oublierai tes faux pas,  
Mais ne me laisse pas  
Seule avec ma souffrance.

Je chercherai encore,  
Rue du Père Guérin,  
Verveine et romarin,  
Plantes qu'aime l'aurore.

## CARNAVAL

La nostalgie aux mille ruses,  
Soleil dans un grand bol de lait,  
Mouche dans un ciel de céruse,  
Séduit tous les cœurs qu'il lui plaît.  
L'hiver en domino s'amuse.

La neige pare les torrents  
D'une innocence qui intrigue  
L'amour, au masque transparent,  
Prêt à rompre toutes les digues ;  
Le sagace hiver la comprend.

Une mouette s'est costumée  
En tendre Étoile de la Mer,  
Afin d'être de tous aimée ;  
Le galant mais sceptique hiver  
Se tait, comme à l'accoutumée.

Dans les rues passe en mugissant  
Le Bœuf Gras, ignare victime ;  
La Traviata crache du sang  
Et se meurt dans son lit. Ces crimes  
Plaisent-ils à Dieu tout-puissant ?



## SANG MAUVAIS PEUT MENTIR

Ton cœur sait qu'il aime et craint les orages  
De son ciel mais oublie de se méfier  
Des silencieux hypocrites nuages  
Qui le séduiront bientôt sans pitié.

Ton cœur partagé a fait de ta vie  
Une sphinge qui rit de ton labeur  
Et te fait penser parfois que tu pries  
Déraisonnablement un Dieu moqueur.

Bien légèrement tu parles de l'heure  
Où tu souffriras du fatal oubli !  
Dieu peut-il consoler le cœur qui pleure  
D'avoir abandonner son paradis  
Au déchaînement d'un orage où meurent  
Les rêves gaiement par l'amour promis ?

Tu laisses du sang aux perverses ronces  
De bien des chemins où ton cœur se perd !  
Mais Dieu ne veut pas que ton cœur renonce  
À espérer le retour d'un ciel clair.

Qu'as-tu appris des étoiles rebelles  
Que tu as vues sombrer dans l'océan,  
S'il faut que chaque nuit ton cœur appelle  
À son secours les rêves de ton sang ?

## UN LONG, LONG MOMENT

Devant moi il n'y a plus rien  
Que toi  
Et sur le mur l'ombre d'un chien  
Qui suit ton ombre.  
Ce n'est peut-être pas ce que je vois,  
Mais c'est ce que je crois.

Un rêve sombre  
Au loin, derrière l'horizon  
Qui d'un étroit ruban de plomb  
Ressemblant aux liens qui divisent  
Un vitrail de vieille église  
Encerle l'océan  
Où sont mêlés mon sang et ton sang.

Une attente de plus sera noyée  
Dans une tempête annoncée  
Depuis longtemps  
À nos cœurs mécréants.  
Mais, comme les autres fois,  
Je n'oublierai rien.

Je m'apprête à faire semblant  
De me réveiller.  
Je dirai à mon cœur désolé  
Que j'ai seulement rêvé.

## II

*Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur lune  
et pour les étoiles,  
dans le ciel tu les as créées  
claires, précieuses et belles.*

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE  
Cantique de frère soleil



## CHANSON ROUSSE

Sur l'eau du canal qui reflète  
La nostalgie du ciel en deuil,  
Vogue une gondole coquette  
Dont la parure intrigue l'œil.

Un oiseau espiègle se pose  
Sur l'épaule du gondolier,  
Et siffle un air, oh ! peu de chose,  
Un exercice d'écolier.

Il a un plumage funèbre,  
On croirait voir quelque démon  
Venu du monde des ténèbres ;  
Ce n'est qu'un merle un peu bouffon.

Du vieux rameur toujours oblique  
Le mouvement de va-et-vient  
Évoque une danse exotique  
Ou un obscur rite païen.

Et aussi, pourquoi pas ? Sisyphe  
Poussant son rocher, mais heureux  
De vivre, même dans les griffes  
D'un destin dur et coléreux.

## UNE VENDEUSE DE MUGUET

Il y avait dans sa voix  
Des ombres tôt déchirées  
De promesses d'orpheline  
Et des flammes vacillantes.

Le soleil du premier mai  
Pleurait dans ses cheveux blonds.

Il y avait dans ses yeux  
Une tristesse si humble  
Que les moineaux de la rue  
Venaient prier dans sa main.

## JEUDI

À Torfou,  
Deux fous  
Se promènent.  
Les mène  
Le soleil  
Pareil  
À leurs cœurs  
En fleurs.

Un cyprès,  
Auprès  
D'une mare,  
Leur narre  
Une histoire  
Très noire  
De loups gris  
Aigris.

Sans bruit meurent  
Les heures.

## ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Les ongles des églantiers des haies  
Ont tracé sur les mains des rebelles,  
En idéogrammes bien sanglants,  
L'adieu de la campagne indignée.



## RÉDEMPTION

Le feu de la solitude  
Est un atroce regard  
Qui brûle l'âme et dénude  
Des plaies que cache l'art.

Est-il regard plus tenace,  
Plus pénétrant, plus sournois,  
Plus noir, plus lourd de menace,  
Que ce regard sans loi ?

Étais-tu la seule femme  
Qui pût éteindre ce feu ?  
Qu'importe, puisque ses flammes  
Ont péri par tes yeux !

## CONVALESCENCE

Une brise douce  
Caresse l'étang  
Et gravement pousse  
Un voilier d'enfant.

Dans l'herbe sommeille  
La bête à bon Dieu,  
Humble et gaie merveille  
Chère aux amoureux.

Les fleurs se voient flammes  
Qui ne font de mal  
À personne, et femmes  
Qui rêvent de bals.

Une étoile est morte,  
Les haies sont en deuil,  
Mais les reconforte  
Le chant d'un bouvreuil.

Une vache meugle  
En voyant passer  
D'un nuage aveugle  
L'ombre sur le pré.

Une route blanche  
Berce tous les nids  
Blottis dans ses branches.  
L'exil est fini.

## CHANSON ROCOCO

Un jour, peut-être demain,  
Tu donneras à ta main  
La forme d'un coquillage ;  
La mer y viendra, bien sage,  
Nous promettre un beau voyage ;  
Nous nous mettrons en chemin.

## ÉTOILES FILANTES

Des grains de poussière  
Traversent le ciel,  
Naissent des chimères  
De lait et de miel.

Des mains s'entrelacent  
Pour l'éternité,  
Mais, rire ou grimace,  
Le sort est jeté.

Lundi la comète  
Inquiète les gens,  
Mardi on la fête.  
Le monde est changeant !

## LAMENTATION

Venise avait le don de plaire  
Aux enfants de la nostalgie,  
Simplement, sans effort, naguère  
Au temps de sa beauté hardie.  
Hélas ! elle n'a plus le charme  
D'une Jérusalem étrange ;  
Inexorablement nos larmes  
En larmes d'exilés se changent.

Comme Jérémie, nous pleurons  
Sur ce qui fut soleil fécond  
Et qui n'est plus que deuil profond,  
Ombre où des rêves se défont.  
Que ferions d'autre à Venise,  
Cœurs misérables qui se brisent  
À se contempler dans l'eau grise,  
Vieux miroir qui rien ne déguise ?

Il pleut, il pourrait bien pleuvoir  
Jusqu'à la fin du monde clos  
D'un amour où descend le soir !  
Nous sommes seuls dans le Ghetto  
Avec Dieu, avec nos regrets  
Du temps où au fond de nos cœurs,  
Nourrie de prières vivait  
Une promesse de bonheur.

MURMURÉ OU CHANTÉ DANS SON CŒUR  
PAR UNE FEMME ESSEULÉE

N'est-ce pas aussi un peu pour moi  
Que tu fus annoncée par les voix  
De ceux qui voyaient dans le silence  
Des déserts ton cœur et sa souffrance ?

Ne suis-je pas née comme ton sang  
De la poussière où s'en va le temps ?  
Faut-il que la vie reste un mystère  
Inquiétant jusqu'au bout sur la terre ?  
Ah ! viens m'assurer que ton amour  
Éclairera la fin de mes jours.

M'aideras-tu à subir l'épreuve  
De te reconnaître au bord du fleuve  
Où se noient les cœurs les moins pervers  
S'ils ne s'offrent pas à toi ouverts ?

Tu es mère et je ne suis que fille.  
Ne m'oublie pas, étoile qui brille  
Dans l'avenir que je ne vois pas !  
Ne laisse pas derrière sa grille,  
Rêvant au gouffre, où la lune va,  
La fiancée du cruel trépas !

Peau d'âne ne suis, ni même Alice !

D'un songe nu malchanceuse actrice,  
Mon âme à la nuit du péché glisse.  
Viens me bercer, douce rédemptrice.

## DEVANT L'OCÉAN

Elle a crié à l'horizon,  
Du fond ténébreux de son âme,  
Son vertige angoissant de femme  
Seule à en perdre la raison.

Devant l'océan qui la tance  
Soledad pleure amèrement,  
Car un homme a moins d'agrèments  
Sans ombre, à ses yeux, que la danse.

Les mouettes dansent dans le ciel  
Comme David, roi d'Israël,  
Tout nu devant l'arche divine.

Soledad, vaguement, devine  
Que son cœur l'invite à fouler  
Le chemin qui lui est montré.



## JARDIN DE GALICE

Un rayon de lune, captif  
Du jet d'eau, murmure une plainte  
Où l'on dirait que parfois tinte  
La sombre nostalgie des ifs.

Soledad voit, le cœur pensif,  
Sur l'astre solitaire peinte  
Sa soif inassouvie d'étreintes,  
Sa lancinante plaie à vif.

Le jardin se souvient des peines  
Aussi lourdes et aussi vaines  
Que la peine de Soledad ;

Il s'afflige de la malchance  
Des femmes que Dieu n'aide pas,  
Et prie pour elles en silence.

## SOUFFRANCE MENTEUSE

Un tison mourant dans la cendre ?  
C'est le soleil consolateur  
Que tu vois, amère, descendre.  
Quelle peine, quelle douleur !

C'est ton âpre mélancolie  
Qui fait ces goélands moqueurs  
Et cette mer sans poésie.  
Quelle peine, quelle douleur !

C'est ta tristesse d'orpheline  
Qui te fait murmurer en pleurs  
De vieilles chansons enfantines.  
Quelle peine, quelle douleur !

Ah ! Soledad, la vie enseigne  
Que de douleurs le monde est plein.  
La mer voit que ton âme saigne,  
Elle te comprend et te plaint.

## LES QUATRE VENTS

Le vent du nord te tend les bras.  
Trop tard ! Le quai reste sans âme,  
Et le train ne ralentit pas.

Le vent du sud viendra manger  
Dans ta main des graines de plantes  
Dont tu ignores les vertus.

Entends-tu les cris du vent d'est ?  
Il t'avertit que les barbares  
Ont des complices dans ton cœur.

Loin du perspicace océan  
Le vent d'ouest raconte l'histoire  
De Tristan et Iseult la Blonde  
Aux pèlerins qui ont perdu  
L'étoile qui les consolait.

## EMBROUILLAMINI

Une rêverie confuse  
Qui n'apaise point son cœur  
Peint sur un ciel de céruse  
Un vol d'oiseaux moqueurs.

« Le vent ment, les arbres trichent,  
Les hommes sont tous pareils ».  
Soledad au corps en friche  
Fait rougir le soleil ;

Elle attend l'heure magique  
Où la nuit étreint le jour ;  
Son cœur amer et sceptique  
Murmure : « amour, amour... »

## LA NATURE NUE

Les vagues viennent s'offrir  
Loin du lieu de leur naissance.  
Le soleil va commencer  
Seul son mystérieux voyage  
Au-delà de l'horizon.

Les paroles dédaigneuses  
Du crépuscule s'incrument  
Dans la mémoire des vagues.  
Mémoire sans compassion  
Qui mêle de longs tourments  
Aux caresses de la nuit.

## UNE MENDIANTE

Elle a ouvert son cœur de paille  
Par inadvertance, à l'amour.

Le feu d'une passion vorace  
A fait son œuvre en un instant.

Qu'est-il resté de son cœur ? Cendre  
Grise, amère, et sans un tison.

## TRISTESSE

Que savons-nous de la tristesse  
De l'océan dont le regard  
Sonde les gouffres de nos cœurs ?

Où plonge-t-elle ses racines ?  
Se nourrit-elle de remords  
Aussi tenaces que la vie ?  
D'irréremédiables impuissances ?  
Du silence opaque de Dieu ?

Pourquoi l'éloquente rumeur  
De l'océan ne nous dit-elle  
Rien d'une tristesse si lourde ?

A-t-elle toujours le visage  
Que nous lui voyons, si semblable  
À celui de notre tristesse ?

## PASSAGE

Une angoisse indéchiffrable tombe  
Dans les yeux de la neige ;  
Le ciel a le teint terreux  
Que l'insomnie donne à une mère  
Qui veille ses enfants malades ;  
Le torrent gronde.

L'homme et la femme ont abandonné  
Toutes les fleurs et tous les oiseaux  
Qui pleuraient au bord de leur sang.  
Ils montent vers le col.  
La vallée où ils descendront  
Est sans visage dans leur cœur.  
Ils montent vers le col,  
Ensemble, sans s'aimer.



## LA NUIT DÉSOLÉE

Suis-je déjà une plaie nue  
Entrouverte sur le néant,  
Un vertige aux aguets dans le regard  
D'un masque suspendu au mur  
Qui va bientôt venir à ta rencontre,  
Le morne aveu d'une source tarie,  
Un rire noir qui trace le chemin  
De l'absurde renoncement ?

## MÉDITATION

Tu te plains du mal incurable  
Qu'a fait ton cœur  
Dans ta vie de pauvre diable  
Malaimé, menteur !  
Que diras-tu, au moment  
Du Jugement ?

La vérité ? Que sais-tu d'elle ?  
Rien ! sinon qu'elle est rebelle,  
Et triste comme les étés  
Où la mort, les dés jetés  
Sur le sable de la rive  
Du destin, océan sans pitié,  
A gagné des parties définitives !

La vérité ! qu'en savait vraiment  
De plus que les Fils de l'Orient,  
Job discourant dans sa cendre ?  
C'était un juste, lui !  
Et toi, homme au cœur plein de nuit,  
Tu crierais, pour te défendre,  
Sur le seuil de l'éternité :  
« Pourquoi Dieu m'a-t-il abandonné ? »

Tu crains de voir dans ton agonie  
Venir vers toi,

Homme de peu de foi,  
Les perspicaces Érinyes ;  
Tu te plains, non sans raison,  
D'être fou, à ta façon !  
Pourquoi dis-tu à ton âme : « espère !  
Je n'ai pas de mes mains tué ma mère. »  
N'as-tu vraiment rien à cacher  
À cette âme ? — ou à lui révéler ?

## NUIT ITALIENNE

Loin de la lune, loin des arbres,  
Une procession de nuages  
Chemine dans le firmament  
Vers le noir portail du néant.

Les peupliers et la rivière  
Contemplant, navrés, sans rien dire,  
Leurs solitudes parallèles.

La lune donne aux peupliers  
Le fruit de sa longue souffrance.  
L'âme de la rivière pleure.

L'herbe du pré, toute pensive,  
Offre sa grave nudité  
Aux humbles larmes de la nuit.

### III

*Why does the sea moan evermore ?  
Shut out from heaven it makes its moan,  
It frets against the boundary shore,  
All earth's full rivers cannot fill  
The sea, that drinking thirsteth still.*

CHRISTINA ROSSETTI

By the Sea



## CONTE DU CRÉPUSCULE

Dans le cœur d'un homme un secret s'ouvrit,  
Pavot enfanté par la tombe  
D'une femme aux yeux d'infini.

Longtemps cet homme avait tenté, en vain,  
D'apprivoiser la solitude.

Il ne fut plus jamais privé  
D'un rêve aussi fort que la mort.

## DIMANCHE D'HIVER

Une femme aux yeux de nuit douce  
Observe, comme moi,  
Le maternel jardin du Luxembourg.

Assise sur son banc de solitude,  
Les mains posées l'une sur l'autre  
Dans son giron de femme sans enfant,  
Elle semble attendre, avec une patience  
De statue de sainte ou de reine,  
Qu'un oiseau au cœur tendre et fidèle  
Vienne se percher sur un de ses bras.

Les arbres s'enracinent  
Par leurs branches, qui ne portent  
Ni fruits, ni feuilles, ni bourgeons,  
Dans le ciel blanc où le soleil rôde  
Comme rôdaient jadis  
Dans les campagnes enneigées  
Des loups harcelés par la faim.

Pas bien loin du jardin,  
Dans la vitrine vieillotte  
Et revêche d'une boutique  
Hantée par des attentes mortes,  
Des poupées tristes regardent,  
Les yeux pleins de rêves,  
La rue, à peu près déserte aujourd'hui.



## SECOURS

Hommes et femmes souffrants,  
Assis à une même table  
Pour partager un pain de vérité,  
Un vin de défi,  
Et la compassion de l'humble soleil rouge  
Qui vit dans le ciel de vos cœurs ;

Hommes et femmes qui savez  
Renoncer à vos chimères  
Et aux mensonges qui enchaînent  
L'âme à la solitude ;

Je viens m'attabler avec vous,  
Souhaitez-moi la bienvenue.

## AUBE

Dans l'âme de la brume  
Se forme lentement  
Une berceuse triste.  
Mon âme est l'accoucheuse  
Que la brume a choisie.

La charité des arbres  
Offre à la Seine aveugle  
Leur silence de spectres.

Combien de nostalgies  
Ont perdu leur chemin ?

La lumière est exsangue  
Je lui promets mon aide.

## DANS LE JARDIN

Ne t'approche pas de la branche  
Qui fait la morte au pied de l'arbre.  
La terre a des secrets cruels.

Sur l'étoile du Petit Prince  
Chante la fontaine fatale  
Où les nostalgies vont puiser  
Leur force presque irrésistible.

Qui sait sur quel arbre mûrit  
Le fruit qui rend aveugle et sourd  
L'amour salvateur qui en mange ?

Reviens près de moi, mon enfant.

## UN MONDE APPAUVRI

Il n'y a plus d'épouvantails  
Dans les vergers ; la pâle lune  
N'écoute plus comme autrefois  
Les rossignols mélancoliques.

C'est maintenant presque en secret  
Que le vent écarte les lèvres  
Des nids où des rêves rougeoient.

La vieille promesse des nuits  
Est devenue floue et tremblante.

Les champs de tournesols frissonnent ;  
Leur méditation a perdu  
Sa féconde ferveur de psaume.

## RETOUR IMPUR

Les belles d'avril confient  
Des chagrins imaginaires  
À l'aube compatissante.

Sur sa harpe de misère  
Un rêve déchu compose  
Un pauvre aveu inutile.

Des coqs indiscrets révèlent  
À tous les naïfs du monde  
La violence des prairies.

La lumière a une robe  
De mensonge et porte un masque ;  
Seul l'océan la dénude.

Un jour de pâle sagesse  
Et de défis pleins de larmes  
Chemine vers l'imprévu.

## SAMSON

Son cœur aveuglé avait pris  
Un masque pour le vrai visage  
De l'amour, qui n'accepte pas  
Les sacrifices sans raison.

Il n'ouvre pas les cuisses nues  
De la perfide Dalila,  
Ses bras pèsent sur deux colonnes.  
Le temple d'une vaine idole  
S'écroule, écrase les moqueurs,  
Et venge l'amour outragé.

## QUESTION

Lune, incorruptible miroir  
Où je peux scruter tous mes rêves,  
Lune attentionnée qui enlève  
Masque et clinquant à mes espoirs ;

Lune qu'une femme esseulée  
Suspend dans le ciel d'un jardin  
Où un homme lui tient les mains  
Et lui sourit dans une allée ;

Harpe secrète où sous les doigts  
D'exilés nostalgiques naissent  
Des chants où sonne une promesse  
Aussi douce, lune, que toi ;

Coupe que remplissent les larmes  
De femmes qui n'ont pas d'enfant,  
Lune, cœur profond que souvent  
Le silence de Dieu alarme ;

Ô lune, lac, mer, océan  
Que sillonnent des vœux sans nombre,  
Se peut-il que toutes ces ombres  
Ne soient bientôt plus que néant ?

## DANS LA FORÊT

L'hiver a figé le ciel blanc  
Et peut-être la terre entière.  
Auprès de nous, un feu sanglant  
Brûle en craquant dans la clairière.

Un vent noir attise le feu  
Qui dévore des branches mortes.  
Nos rêves nous ont dit adieu  
Et plus rien ne nous reconforte.

Les tentacules de l'oubli  
Dans nos cœurs las singent les flammes  
Du feu, à dire vrai, nourri  
Par la faiblesse de nos âmes.



## GRIS SOLEIL

Au jardin du Luxembourg,  
Des pigeons se pavanent  
Sur les balustrades, fiers  
De leur constance en amour.

Les harpes de l'automne  
Défient nos doigts, défient nos cœurs :  
Tant d'amours se fanent  
Comme de simples fleurs !

## SOUS LA TENTE

Est-ce toi seule, est-ce moi seul,  
Est-ce nous deux que dans la nuit  
Mes vers exhortent sans relâche  
À ne pas attendre une aurore  
Qui ne viendra peut-être pas,  
Et à boire sans nostalgie  
Le lait de nos seules brebis ?

Est-ce toi seule, est-ce moi seul  
Est-ce nous deux que mes poèmes  
S'évertuent tous à éloigner  
De l'abîme où pourraient tomber  
Un jour, nos cœurs pris de vertige ?

## URGENCE

Nous n'avons plus qu'un peu de nuit  
Pour reprendre encore vivant  
Dans la steppe de notre sang  
Le vieux rêve qui s'est enfui.

Faut-il qu'un soleil d'amertume  
Se lève demain sur la terre  
Qu'au long de notre vie austère  
Nous avons cherchée dans la brume ?

Faut-il que s'éteigne le feu  
De notre dernière espérance ?  
N'avons-nous plus que le silence  
Où se cache peut-être Dieu ?

## CE QUE NOUS SAVONS

Nous abandonnerons nos cœurs  
Aux caresses des mains de sable  
Où les vagues de la nuit lasse  
Viennent manger avidement  
Des miettes de chimères blanches.

Des étoiles agonisantes,  
D'un profond regard implorant,  
Nous demandent de leur montrer  
Une route qui les console.  
Nous abandonnerons nos cœurs  
À l'éloquence pénétrante  
Et grisante du chèvrefeuille.

Un feu caché brûle dans l'aube.  
La rosée sourit à la mort.  
Nous abandonnerons nos cœurs  
À la lumière qui franchit  
En dansant la crête violente  
De l'horizon qui nous sépare  
Du monde vers où nous allons.

Le soleil remonte le fleuve  
Pour essayer de consoler  
La source de n'être que source ;  
Avec son sillage périssent  
Des poissons devenus épouses,

Mères, sœurs, filles de pêcheurs  
Ivres d'attente sans limite.

Nous abandonnerons nos cœurs  
Aux chants des cyprès et des saules  
Qui aident les faibles humains  
À éloigner de leur jardin  
La sacrilège solitude.

## CRÉPUSCULE

D'un océan qu'on ne voit pas  
Souffle un incorruptible vent  
Qui apporte la solitude  
Aux hommes dont le cœur oublie  
Leurs lointaines sœurs malheureuses.

Des flammes noires ont jailli  
De l'horizon, et dévoré  
Les espérances chimériques.  
Qui sait quelles lèvres taries,  
Plaies à vif, seront purifiées  
Par le goût obscur de la cendre ?

La lumière du crépuscule  
Cherche passionnément les yeux  
D'une nostalgie sans défaut  
Et plus forte que les déserts,  
Sur le fleuve où se sont noyées  
Tant d'étoiles en robe blanche.

Les allées du jardin enfantent  
Une brume où les souvenirs  
Peuvent se révéler écueils.  
Les marronniers parlent des mouettes  
Qui scrutent comme eux la tristesse  
Des marelles inachevées.

Écoute cliqueter les os  
Des squelettes vêtus de nuit

De vieux rêves abandonnés,  
Femme qui peut, si tu le veux,  
Guérir un poète pécheur  
Du mal qui le ronge en secret.

## TES YEUX

Hérissés de plaintes stridentes,  
Des oiseaux prisonniers d'un rêve  
Volent au-dessus de tes yeux  
Vers l'horizon, que font vibrer  
Les doigts vifs d'un soleil caché.

Tes yeux s'efforcent d'oublier  
La traîtrise de leurs écueils,  
Leurs flots lèchent les plaies brûlantes  
Égrenées le long de leurs rives.

Les vagues miment des légendes  
Nées au-delà de l'horizon  
Et les promesses infinies  
Des lourds abîmes de tes yeux.

Est-ce l'océan où mon âme  
Naviguera jusqu'à la fin  
De son aventure, et qui baigne  
De ses flots bleus le dernier port  
— La vie et l'amour éternels—,  
Ou le néant ? Dieu seul le sait.



## SUR LE DERNIER CHEMIN

L'automne chasse des troupeaux  
De nuages lourds dont l'angoisse  
S'est communiquée aux oiseaux.  
L'espoir est-il rêve qu'on froisse,  
Qu'on jette et qu'emporte aussitôt  
Un satanique vent de poisse ?

Je suis bien las, je viens de loin ;  
J'ai traversé des steppes grises  
Où j'ai blasphémé sans témoin.  
Ô femme qui semble surprise,  
Es-tu celle dont j'ai besoin,  
Ou est-ce encore une méprise ?

Je ne suis, hélas ! qu'un pécheur  
Proche parent de l'araignée.  
Sois forte et bannis toute peur,  
Éclaire ma vie renfrognée,  
Apaise ma chair faible, ô sœur,  
Et berce mon âme blessée.

## LES TOURNESOLS

Blondes sœurs mélancoliques,  
Fleurs qui bercez mes chagrins  
Presque en secret, lentement,  
Votre compassion m'est chère.

Fleurs qui suivez votre amant  
De l'aurore au crépuscule,  
Et qui revenez l'attendre  
À la fin de chaque nuit,  
En pleurs mais sans cris, fidèles,  
Qu'a fait de vous votre cœur ?

Amoureuses du soleil,  
Sur quel ténébreux abîme  
Êtes-vous toujours penchées ?

Méditez-vous sur vos fautes  
Et le jour du Jugement ?  
Avez-vous peur qu'à vos âmes  
Impures soit refusé  
L'accès à l'éternité  
Où l'heureux élu contemple  
Sans fin la gloire de Dieu,  
Ravi comme un nourrisson  
Dont le regard est plongé  
Dans les doux yeux de sa mère ?

Tournesols, fleurs au cœur sombre,  
Comme nous sommes semblables !

## ÉLOGE DE L'ARAIGNÉE

L'araignée est un animal  
Savant, discret, plein de patience,  
Et qui ne fait jamais de mal  
À qui tolère sa présence.

Elle est fidèle à sa maison  
Et au sang qui bat dans ses rêves.  
Son fil est féconde leçon  
Pour l'homme dont la vie s'achève.

Elle travaille dans son coin,  
Quelle soit d'humeur gaie ou triste,  
Et c'est avec le plus grand soin  
Qu'elle fait son métier d'artiste.

Elle se nourrit, il est vrai  
De la chair d'imprudentes mouches  
Qui s'aventurent dans ses rets ;  
S'en indigner, n'est-ce pas louche ?

Cela ne sent-il pas un peu  
Le tartufe qui se déclare  
Pur, et ose critiquer Dieu,  
Auteur du monde et de ses tares ?

## À DEUX VOIX

Est-ce que Dieu allumera  
Des réverbères aveuglants  
Le long de la route tortueuse  
Que je vais prendre, au soir de ma vie,  
Pour aller vers la frontière  
Qui seule peut nous séparer ?

Aurons-nous marché ensemble  
Seulement le temps d'aller  
D'un exil à un autre exil ?

Dans les cœurs des tournesols  
Vieillissent des larmes rebelles.  
Le chagrin fleurit les brèches.

Sur une de ces pierres nues  
Où le soleil, perdu dans un rêve,  
Sème des graines d'oubli,  
Une poupée d'herbe se dessèche.  
Les traces du sang versé  
Murmurent un poème obscur.

Aux passant qui entendent leur plainte,  
Des figuiers mélancoliques  
Enseignent l'art difficile  
D'évoquer le bruissement  
De la robe de la nuit.

Les jours de jeûne s'enroulent  
Tendrement, autour d'une espérance.

## CHARITÉ

L'aveugle houle du jardin  
Exalte et déprime nos âmes ;  
La lumière ambiguë d'un jour d'automne  
Les rassure et les épouvante.

Le chèvrefeuille annonce une promesse  
Qui consolerait nos âmes souffrantes ;  
Aucune voix ne la prononce ;  
Le soleil, moqueur, poursuit son chemin.

La nuit viendra défaire les entraves.  
Nos âmes pourront s'élancer  
À la rencontre de nos rêves.

## FRAGMENTS D'UN BLASON

Tes mains caressent les fougères  
Comme les ailes d'un oiseau  
Ou comme une brise légère ;  
La clairière est un grand berceau.

Comme dans un paisible fleuve  
Le soleil joue dans tes cheveux ;  
Sa joie est pure et toujours neuve,  
Il rit, il rêve, il est heureux.

La houle de tes yeux enfante  
Plus de rêve que les blés mûrs.  
Coquelicots et bleuets chantent.  
L'amour est un horizon sûr.

Dans la montagne de tes lèvres  
Vont au-devant de leur destin  
Un loup affamé et la chèvre  
Folâtre de Monsieur Seguin.

## RETRouvailles dans la Campagne

Je t'ai reconnue aux marionnettes  
Qui représentaient pour moi seul,  
Dans le castelet de tes yeux  
Les tourments et les joies de ton âme.

Je t'ai reconnue à l'encre des mûres  
Qui tachait tes doigts et ta bouche  
Comme au temps où je ne savais pas  
Que tous mes poèmes seraient  
Habités par toi.

Je t'ai reconnue au frémissement  
Des haies, des bleuets, des coquelicots,  
De tout ce qui possède une âme  
Et faisait partie de notre ancien monde.

Je t'ai reconnue à la charité  
Incorruptible et persévérante  
Qui guide tes mains d'aube douce.

Je t'ai reconnue à ce buisson  
Qui flambe sans se consumer,  
Ton chignon, que tu sais changer  
En nid bruissant de promesses  
Ou en fleuve qui arrête,  
Un instant, l'Ange de la Mort.

## CAUCHEMAR

Un éclair de silence  
Vient de fendre la nuit.  
Mon cœur bat à tout rompre  
Dans son gouffre, et ton cœur  
Lui répond de très loin.

Je vois par la fenêtre  
La noire solitude  
Submerger les étoiles.  
Que faire, que tenter,  
Pour empêcher le fleuve  
D'envahir notre chambre ?



## NOTRE CHAMBRE

La lampe est espiègle, mais tendre,  
Parce qu'elle éclaire tes mains  
Caressantes et travailleuses.

Les miroirs sont pleins d'ombres douces  
Parce que tes yeux sont des sources  
De courage et de vérité.

Les tournesols sont si joyeux  
Parce que dans ta chevelure  
Est resté captif pour toujours  
L'or du soleil d'un jour de juin.

Le silence de la fenêtre  
Et sa nudité solennelle  
Font une prophétie lyrique  
Des sortilèges de la nuit,  
Parce que ta bouche promet,  
Sans prononcer une parole.  
Une victoire de la chair  
Sur la mort, insolent Goliath.

Au bord de leurs nids, les étoiles  
Écoutent la nuit palpiter  
Et sourient, parce que ton cœur  
Est un bel oiseau enthousiaste  
Qui répète sans fin mon nom.

## ÉLOGE DE L'OBSCURITÉ

Notre amour est-il un secret  
Plus obscur que les fins divines ?  
Qu'importe ce qu'en imaginent  
Et en disent les indiscrets ?

Pourquoi laisser une aube austère  
Nous enfanter deuil et sanglots ?  
Ne vaut-il pas mieux, les yeux clos,  
Rêver, bercés par le mystère ?

Pourquoi exposer au grand jour  
Les inquiétudes qui nous hantent  
Les blessures de nos attentes,  
Le doute qui corrompt l'amour ?

Le soleil met dans les rosaces  
Moins d'or que de feu et de sang ;  
La nuit charitable descend  
Sur le doute amer et l'efface.

## FORCE ET FAIBLESSE DES ANS

As-tu oublié que la pitié lie  
Deux âmes, deux corps, dans l'âpre douleur  
De s'être déçus sous les yeux moqueurs  
De la mort, toujours dans l'amour tapie ?

As-tu oublié que Dieu parle en nous  
Dans une langue où d'obscurcs souffrances  
Ont fait mûrir d'obscurcs espérances ?  
Les rêves de ton cœur sont-ils si flous ?

Mêle ta tristesse amère à la mienne  
Dans le calice unique orné de nuit  
Que la pitié tend à l'amour qui fuit  
Vers l'horizon d'où les vains songes viennent.

Pleure tout ton soûl, j'essuierai tes pleurs,  
Inlassablement, sur tes joues avides  
De baisers qui font oublier les rides  
Et atténuent la méfiance du cœur.

## MÉDITATION D'UN SOIR DE DÉCEMBRE

Que répondrai-je à l'Ange de la Mort  
Quand, une nuit aux autres nuits pareille,  
Il aura murmuré à mon oreille :  
« Je viens te chercher, ton sort est le sort  
Des humains, depuis que le crime d'Ève  
A fait de la vie éternelle un rêve.  
Qui veut que tu sois courageux et fort  
Pour affronter une heure aussi amère ?  
Tu as cherché le bonheur sur la terre !  
Était-ce avec raison, était-ce à tort ?  
En vérité tu n'es qu'un pauvre hère  
Humilié dans son âme et dans son corps.  
Qu'auras-tu perdu en perdant la vie,  
Toi qu'à la terre aucun amour ne lie ?  
Pourquoi pleurer une vie de souffrance,  
Sans expiation de cet obscur silence  
Qui seul répond à ton cœur quand il prie ? »

C'est vrai ! Nul amour, nul buisson ardent  
Dans mon désert ! et du ciel noir béant  
Nulle voix ne vient contredire l'ange.  
La dure vérité trahie se venge !

Hélas ! je ne sais ce que répondra  
Secrètement mon cœur de paria.  
Mais, comme Job assis dans son fumier,

Je suis fidèle, et ne saurais renier  
Celle que j'attends, à mon cœur si chère,  
Qu'elle soit réelle ou imaginaire !

La vie, la mort, qu'importe si je peux  
À ma rédemptrice être uni en Dieu !

Si c'était, à la fin, transfigurée,  
Une pécheresse à l'âme affligée  
Prête à consoler, un soir de décembre,  
L'âme d'un mécréant seul dans sa chambre !

## EN ÉCOUTANT LA MER GÉMIR AU LOIN

Mon vrai désir est que tu pleures  
Contre ma poitrine, ardemment,  
Et que dans tes yeux ne demeure  
Bientôt plus rien de nos tourments.

Si ton cœur le veut tu es celle  
Que j'attendais depuis l'été  
Où dans une nuit éternelle  
J'ai vu le soleil s'abîmer.

L'une après l'autre sont venues  
Des étoiles pâles guider  
Mes espoirs, et se sont perdues  
Dans les flots de nuits sans pitié.

Faut-il que tu souffres les peines  
Des étoiles qu'ont fait mourir  
Les rêves aveugles d'où viennent  
Des deuils qui ne peuvent finir ?

Les cloches de nos nostalgies  
Sonnent : « Pardonnez, pardonnez !  
Au fond de vos consciences crient  
Tant de vieux remords affamés ! »

Mon vrai désir ! Une souffrance

Partagée nous délivrera !  
Pleure dans mes bras ! Du silence  
De ton cœur lourd mon cœur est las.

Nos cœurs sont serres murmurantes  
Où s'ouvrent les nouvelles fleurs  
De tant de nos rêveries lentes  
À se voir fille du malheur !

Dans les flots d'une nuit étrange  
Mes yeux voient un soleil noyé  
Que l'angoisse de mon cœur change  
En sanglant fantôme oublié.

Faut-il qu'au Shéol je descende  
Accablé par le souvenir  
De l'albatros de la légende,  
Si tes yeux oublie de nourrir,  
Bien que dans ton cœur tu m'entendes,  
De leurs larmes mon vrai désir ?

## ACCALMIE LONGTEMPS, LONGTEMPS ATTENDUE

Tu me diras : « Laisse à ton âme  
Son masque de chansons  
Et de méditations mélancoliques !  
Dieu seul sait si je possède  
Le savoir et les remèdes  
Qu'il faut pour éteindre les flammes  
Des vieilles plaies et des chagrins profonds  
Comme les nuits où la raison abdique. »

Je reconnaîtrai dans ta voix  
L'éternelle vertu des rayons  
De l'étoile des trois grands rois,  
La douceur de la vieille promesse  
Réclamée dans le désert, sans cesse,  
Par des cœurs de vacillante foi,  
L'apaisante subtilité  
Du murmure de l'eau où les saules  
Se voient berçant des rêves d'exilés.

Je t'aurai trouvée dans mes méditations !  
Je ne dirai rien, nous partagerons  
La pitié infinie  
Qu'en vain le désespoir défie.



## LE VERGER PROMIS AUX CŒURS FIDÈLES

Nous partagerons avec Dieu  
Les fruits mûrs des méditations  
Des amandiers du vieux verger  
Que notre rêverie à deux  
Nous aura donné à soigner.

Rachetés par les fleurs de nos pensées,  
Nous verrons la rosée d'aubes nouvelles.  
Dieu pardonnera les longues souffrances  
Engendrées dans le fond de nos poitrines.  
Nous n'aurons pas en vain nourri des ombres  
Affamées et nues durant des années.

Le chemin ne sera plus sans voix,  
Nous écouterons, Dieu parlera.  
« Rédemption ! fille de la pitié ! »  
Murmureront dans nos cœurs les anges  
À qui Dieu confie ce qu'il veut dire.

Qu'aurons-nous fait, sinon imiter  
Le Dieu vivant, qui est charité ?  
Il y aura pour entrer sans crainte  
Dans le verger une seule porte ;  
Sur elle rien ne sera écrit !  
Comment aurions-nous pu l'oublier ?

## L'HORLOGE MÉLANCOLIQUE

À Florence et à Paris,  
De tous côtés la vie fuit.  
Qu'importe, quand vient la nuit,  
Luxembourg ou Boboli !

Nous aurons en vain pleuré,  
Nous aurions renié en vain  
Nos rêves et nos jardins :  
Le temps n'aura pas pitié !

Que s'est-il passé  
Vraiment, cet été,  
Dans ce jardin violent ?  
À peine arrivé,  
Soucieux, étonné,  
L'automne, doucement,  
A vêtu nos peines  
Et celles des reines  
D'un voile transparent.

L'ombre d'un songe impur et lourd étreint  
Passionnément notre jardin.  
L'horloge du palais ne parle pas,  
Mais dans les plaintes des statues  
Et de nos deux âmes déçues  
Nous entendons distinctement ses pas.

Il est encore tôt, jouons,  
C'est-à-dire, si tu préfères  
Un autre vocable, rêvons.  
L'horloge serait notre mère,  
Les aiguilles seraient  
Ses bras infatigables,  
Et ils nous berceraient, nous berceraient,  
Même après que le vieux marchand de sable,  
Nous ayant vus fermer les yeux,  
Se serait éloigné, heureux  
Comme Dieu en France,  
En chuchotant au jardin : « Silence ! »



SILLON INACHEVÉ  
*Deuxième édition, augmentée*

Sagesse du jardin	9
Simple chanson à chanter pour ne pas perdre courage	10
Un rêve de Peter Schlemihl	11
Don	12
Un aspect d'un hiver en montagne	13
Un avenir imaginé la veille de Noël	14
Secret	15
Seuil	16
Dame des vagues	17
Chance	18
Cœur présomptueux	19
Flamme	20
Deux grâces tardives	21
En vue du dernier horizon	22
Retour	23
Cour	24
En attendant le crépuscule	25
Charité	26
Progrès	27
Pour rire un peu sans oublier	28
Adieu d'un peintre	30
Crépuscule	31
Une fin	32
Rêve et réalité	33
Jaufré Rudel	34
Pauvre philosophe !	35
Lexique privé	36
Deux orants	37
Berceuse	38
Blason des mains d'une danseuse	39

Pas de deux	40
Facette de mai	41
Dans une clairière	42
Mignon	43
Danseuse indienne	44
Danseuse française	45
Tisserande	46
Un homme et la réalité	47
La liberté	48
L'amour	49
Fièvre au visage changeant	50
Le sacrifice du soleil	52
L'océan	53
Un pendule	54
Maxime	55
Épreuve	56
En rase campagne	57
Portrait	58
Destins	59
Le galet	60
L'ours du zoo	61
Maxime	62
Mystère d'avril	63
Exploration	64
La méduse	65
Soleils	66
L'étang et la lune	67
Harmonie	68
Chanson d'une exilée	69
Le bouquet	70
Carnaval	72
Sang mauvais peut mentir	73
Un long, long moment	74

Chanson rousse	77
Une vendeuse de muguet	78
Jeudi	79
École buissonnière	80
Rédemption	81
Convalescence	82
Chanson rococo	83
Étoiles filantes	84
Lamentation	85
Murmuré ou chanté dans son cœur par une femme esseulée	86
Devant l'océan	88
Jardin de Galice	89
Souffrance menteuse	90
Les quatre vents	91
Embrouillamini	92
La nature nue	93
Une mendiante	94
Tristesse	95
Passage	96
La nuit désolée	97
Méditation	98
Nuit italienne	100
Conte du crépuscule	103
Dimanche d'hiver	104
Secours	105
Aube	106
Dans le jardin	107
Un monde appauvri	108
Retour impur	109
Samson	110
Question	111
Dans la forêt	112
Gris soleil	113

Sous la tente	114
Urgence	115
Ce que nous savons	116
Crépuscule	118
Tes yeux	120
Sur le dernier chemin	121
Les tournesols	122
Éloge de l'araignée	123
À deux voix	124
Charité	125
Fragments d'un blason	126
Retrouvailles dans la campagne	127
Cauchemar	128
Notre chambre	129
Éloge de l'obscurité	130
Force et faiblesse des ans	131
Méditation d'un soir de décembre	132
En écoutant la mer gémir au loin	134
Accalmie longtemps, longtemps attendue	136
Le verger promis aux cœurs fidèles	137
L'horloge mélancolique	138



Ouvrages de poésie du même auteur  
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée  
Six douzaines de triolets  
La mouette et l'horizon  
À mi-côte  
Sinueux automne  
Sillon inachevé  
D'une ondoyante présence  
Les orphelins repentants (3 tomes)  
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)  
301 poèmes brefs  
De flamme et de neige (2 tomes)  
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)  
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France